

humain. Le monde connecté de l'hyper-horizontalité n'est jamais que le monde où tous les rapports sont médiés par un référentiel universel auquel nous serions tous étrangers. Après le temps de travail pour le capital, après le temps de travail et le temps de loisir, pour le capital, toute la vie au service du capital. Tous les rapports sont désormais perçus sous l'angle de la rentabilité. Quel argent perdu quand je sors de chez moi sans louer mon appartement, et à quoi me servent ces pantalons si je ne les porte pas, et ma voiture, mon savoir ? Dans ce monde hyperconnecté seuls le sont ceux et celles qui ont quelque chose à étaler sur le plan de la mesure, les autres restent en dehors. La vie au stade technologique est une vie sous assistance numérique, basée sur l'anticipation des comportements et la programmation du devenir. Ce qui est absent de cette communauté interconnectée, c'est la vie avec ses inutilités, son désordre et ses frictions. L'étalage universel de la mesure est le schème du monde de l'économie. Le maillage du vivant.

Nous reste-t-il à nous morfondre de notre défaite totale en comptant les derniers soubresauts d'une vie abandonnée ? Certainement pas. Nous croyons au contraire que la vie ne peut pas se laisser enserrer dans les cages de la mesure et qu'il nous est possible d'attaquer ces dernières. Que nous ayons à faire avec les désastres nucléaires pour des millénaires est un fait, et nous n'entendons pas les autogérer. Ce que pourront faire les individus libérés de l'économie et de l'État leur appartiendra. Préservation des connaissances nucléaires en vue de son éradication ? Signalement des zones néfastes pour la vie ? Les idées ne manqueront pas, et s'il faut mettre des nucléocrates à la piscine pour qu'ils se mouillent dans le démantèlement nous saurons leur trouver un maillot. Dénoncer ces instruments pour ce qu'ils sont. Saboter les machines. Détruire leurs relais de comptabilité. Quand les puces de poubelles sont désactivées, quand les pointeuses sont brisées à coups de masses, quand les capteurs d'air sont détruits, l'emprise se relâche. Quand on refuse le puçage des brebis ou les normes d'hygiène, les normes sanitaires et les pesticides, quand on refuse d'être évalués, quand on brûle les piquets de repère à la construction d'un pylône THT ou d'une prison, l'emprise se relâche.

La mesure est partout, chacun saura où la trouver.

Septembre 2016,
Groupe sanguin rhésus négatif

Sur-mesure

Pour en finir avec la mise en mesure du monde

DANS LES FORÊTS DE TCHERNOBYL OU LES PLAINES DE LA RÉGION DE FUKUSHIMA, il ne suffit pas d'être attentif pour percevoir le danger. Quand la pluie tombe, quand le vent se lève, quand on chute, la figure à même le sol, ce qui nous vient à la gueule, ce n'est pas une nature brute, mais l'effet d'une technologie qui nous pénètre. Nous ne sentons pas plus notre peau brûler que nos vêtements mouillés, nous ne voyons pas de loin un nuage de poussière s'approcher, nous ne respirons pas l'odeur d'un incendie. En territoire contaminé, c'est l'invisible qui porte le danger pour qui n'a pas les moyens de lire les signes de cet imperceptible. Notre relation est dénaturée. Le paysan qui connaît la terre qu'il travaille, sait lire son acidité, sa fertilité, tandis que l'ignorant ne voit que de la terre indistinctement. L'ami sait lire dans les traits de l'autre son inquiétude ou son mensonge. Nous pouvons apprendre à lire les nuages, à reconnaître ceux qui portent la pluie de ceux qui apportent le beau temps. Rien de tout cela en territoire contaminé, vous aurez beau plisser les yeux, rester des mois entiers à renifler l'air, vous ne percevrez jamais rien, n'apprendrez jamais rien : votre corps et votre expérience ne suffiront jamais à vous faire comprendre ce qui vous environne. Vous marchez dans un monde en étranger, en tumeur que la nature viciée s'efforce de répandre. Pour comprendre ce monde dans lequel vous errez, il faut se mettre à sa mesure. À la mesure d'un monde qui est créé par la technologie dans laquelle vous êtes sommé de devenir un de ses outils, un produit de sa production. Agir selon les instructions d'une machine ou bien être maudit par l'imperceptible : voici ce qu'offre la vie en territoire contaminé.

Depuis quelque temps, le monde médiatique régurgite le thème de la vie en territoire contaminé, films et livres se font ainsi l'écho de territoires fascinants. Entre retours de notre monde à un état sauvage post-apocalyptique et témoignages selon lesquels on survit tout de même dans ces territoires, les représentations morbides nous inondent. Depuis Fukushima, l'heure n'est plus à cacher toutes les conséquences de la catastrophe pour les apôtres du nucléaire, il s'agit maintenant d'approfondir cyniquement les effets de son extension. Nous ne verrons plus des blouses blanches nous assurer à la télé, sans sourciller et légèrement déconfites, qu'il n'y a pas de catastrophe tout en organisant notre

évacuation. Mais des experts nous inviteront tout sourires à regagner nos foyers, puisque le pire est prévu. Si, à Fukushima, il existe effectivement des zones interdites au retour, le gouvernement incite néanmoins leurs exilés à retrouver leurs maisons et la population japonaise à consommer à nouveau les produits de la région. Dès les premières semaines, l'État japonais avait présenté la catastrophe nucléaire sur le registre du séisme qui l'avait précédée : celui d'une catastrophe naturelle. À ce titre, il fallait aider provisoirement les victimes en rendant leurs foyers habitables au plus vite. Mais la différence est de taille. Si le séisme et le tsunami dévastent les terres et les corps, cette eau s'en retourne dans l'océan et la culture humaine peut s'établir à nouveau, tandis que les explosions des réacteurs engendrent un dégagement radioactif qui perdure et se fiche dans les terres, dans les corps et dans l'océan en les empoisonnant pour des millénaires. C'est pourquoi la culture humaine appelée à retourner sur ces terres s'en voit elle aussi radicalement transformée. S'adapter en subissant ou subir en s'adaptant, choisit ton camp citoyen !

La contamination du territoire, c'est bien là l'entreprise nucléaire. Nous ne pouvons pas la comprendre sans les structures qui permettent une technologie si poussée, une spécialisation des tâches où certains et certaines peuvent être des physiciens nucléaires, d'autres des ingénieurs, et d'autres encore des exploités de l'industrie et des mines de cobalt, d'or, d'uranium, de coltan, etc. qui permettent aux appareils de mesure et aux laboratoires d'exister. On peut vivre dans un territoire contaminé. L'État y organise notre quotidien et s'occupe de notre santé. La catastrophe ne gêne pas l'État, bien au contraire, elle le rend incontournable. Et il nous faut accepter, comme dans les villes japonaises, de croiser des dosimètres plantés dans les rues, d'entendre les consignes quotidiennes rythmant les ramassages de salades et les moments où il est recommandé d'étendre son linge. Il faut accepter de faire analyser régulièrement son urine, de craindre la pluie porteuse de radioactivité, d'écouter les préconisations gouvernementales, de nous fier au dosimètre qu'on porte autour du cou. Oui ! Vous pourrez rire et aimer en zone contaminée, mais à la merci d'un savoir qui vous dépasse comme jamais. La médiation scientifique devient le tissu de toute expérience. Vous pourrez boire un verre là où le bar n'est pas trop soumis aux radiations selon les mesures rendues publiques par les autorités civiles ce soir-là. Vous pourrez manger au restaurant, mais vous éviterez les champignons puisque vous avez mangé de la salade à midi, ce que votre « dosimaître » n'a pas aimé. Quand vous embrasserez quelqu'un sous la pluie vous aurez peut-être un instant de frayeur en entendant biper vos dosimètres. « Pure radiophobie », dira votre *coach* en développement personnel. L'expertise d'autrui dominera

toute votre existence. Sans elle vous n'oserez pas sortir. Et qui se risquerait à la remettre en cause ?

L'entreprise nucléaire est claire, d'une certaine transparence... Nous présenter la vie en territoire contaminé c'est nous habituer à l'état de catastrophe. Ne sommes-nous pas déjà habitués à vivre en territoire où la mesure élabore la norme ? À calculer la qualité de l'air, de l'eau dans laquelle on nage ou que l'on boit, l'empreinte carbone de nos achats, le débit d'électricité que nous consommons ? À pucer nos poubelles pour contrôler le tri des déchets, les animaux pour vérifier leur conformité sanitaire ? La transparence pour le contrôle, c'est la mesure du conforme, de l'ordre, de la norme. Et cette norme nous échappera toujours, elle n'est que ce que la science peut mesurer. Un poisson normal doit mesurer tant, n'avoir pas plus de tant en métaux lourds. Une eau normale ne dépasse pas tel seuil de pollution. Comment pourrions-nous, sans ces intermédiaires, reconnaître la pollution de l'eau du robinet que nous buvons si son goût n'en est pas altéré ? Quoi répondre au scientifique qui nous dit de cette eau : « C'est normal qu'elle ait trop de bidule mais en termes du trucs, elle est dans la norme : y-a-pas-d'souci ! » ? Nous avons appris à laisser d'autres avoir prise sur notre environnement. Cette dépossession résulte du capitalisme et de l'État. Ce couple permet la réalisation de cette mise en mesure du monde et s'y déploie sans limite. La représentation a avancé d'un pas : le monde ne se regarde plus, il se mesure. En territoire contaminé cet énoncé ne relève ni de la théorie ni de l'idéologie, mais de la réalité quotidienne la plus commune.

Au fond, ce que le désastre permet c'est d'en arriver directement au moment où la mise en mesure du monde est la nécessité dictée par l'État pour « survivre ». La gestion du nucléaire aura révélé l'essence même du monde qui l'aura rendu possible. Nucléarisé, le capitalisme ne laisse exister le monde qu'au travers de la mesure, il n'offre pas de choix entre une existence dans une société ou une autre, par exemple primitiviste ou communiste. Il est univoque. Le nucléaire est un signal de l'expansion continue de l'économie à tous les aspects de l'existence. « Soyez, en toutes choses, les petits comptables de vos existences et de vos productions ! » nous dit l'économie. C'est ainsi que Rifkin, le parangon de l'économie connectée, a beau jeu de prédire la fin capitaliste du capitalisme. Il propose aux gouvernements son modèle social, horizontalement démocratique, où chacun sera libre de vendre l'énergie électrique de son éolienne et pourra louer sa friteuse et ses chemises, son puits, son potager et son poumon droit, nous libérant ainsi – en mode BlaBla Car – d'EDF, de H&M et de Veolia puisque nous serons devenus nous-mêmes des entreprises à visage